

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

NOTICE SUR MGR. DE FORBIN-JANSON,

extraite du Mandement publié à l'occasion de la mort du prélat, par Mgr. Menjaud, son successeur sur le siège de Nancy et de Toul.

Charles-Auguste-Marie-Joseph de Forbin Janson naquit à Paris en 1785. Son père, le vénérable marquis de Janson, lieutenant général des armées du roi, type de la fidélité chevaleresque, portait à la fois dans son esprit et dans son cœur les brillantes qualités de gentilhomme et les douces vertus du chrétien. Sa mère, issue des princes de Galéan, femme vraiment héroïque, voulut, au prix de toute sa fortune, au moment de la révolution, sauver une tête auguste; tentative magnanime, qui lui valut l'honneur d'être mise hors la loi. Digne héritier d'un nom illustre, le jeune Charles, chez qui la noblesse du cœur justifiait et révélait assez la noblesse du sang, devait avoir une existence qui répondit à une âme fortement trempée. Sa carrière allait être une suite continuelle d'épreuves et d'orages; elle s'ouvrit par une tempête. A peine sorti du berceau, il apprit à connaître la vie à la rude école de l'exil. Il n'avait encore que cinq ans lorsqu'il suivit ses parents en Allemagne, où la persécution les avait forcés de chercher un asile. A son retour dans sa patrie, il fit sa première communion, ce premier acte mystérieux et solennel, qui fait d'un enfant un homme, et qui décide souvent de ses destinées éternelles. Comme il en avait compris toute la grandeur et la sainteté, il s'y était préparé avec la ferveur et la pureté d'un ange, afin de s'élançer de là dans la vie avec la force et les vertus d'un saint. Cette première union avec le Dieu de toute sainteté avait été féconde, et, chaque jour, on en vit germer les fruits dans sa jeune âme. Son bonheur le plus grand était d'assister au saint sacrifice de l'autel et de visiter le Seigneur dans l'adorable sacrement de son amour. Son temps se partageait entre Dieu, ses parents et les pauvres. C'est sous leurs yeux que s'est écoulée cette jeunesse, aurore d'une sainte vie.

Admis, à 21 ans, comme auditeur d'un conseil d'Etat, il pouvait s'élançer dans la voie des honneurs; car Napoléon, qui aimait à s'attacher tous les noms illustres, eût fixé sur lui des regards de bienveillance; mais ses pensées n'étaient pas les pensées des enfants du siècle.

Dieu l'appela à lui et le destinait au sacerdoce. Docile à cet appel de la grâce, il quitta la maison paternelle, entra au séminaire de Saint-Sulpice, et, sous la conduite de maîtres habiles, il fit de rapides progrès dans la science et dans la piété. Certes, nul motif humain n'avait pu le déterminer au choix de ce saint état; car alors l'Eglise avait à gémir; la barque de Pierre était ballottée sur les flots agités, et l'avenir semblait ne recéler pour elle que des tempêtes. C'est à Chambéry, dans l'année 1811, qu'il fut ordonné prêtre. Il resta quelque temps dans ce diocèse, en qualité de vicaire-général; il fut même, un moment, supérieur du séminaire.

Des jours plus sercins luisant sur la France, il revient, plein de désir de se consacrer tout entier au salut de ses frères. Voyant ce que réclame l'intérêt de la religion dans sa patrie, en 1814, il s'occupe, de concert avec M. de Rausan, prêtre selon le cœur de Dieu, de l'établissement des missions. Il invite de toutes parts ceux qui portent un cœur apostolique, à venir se grouper autour d'eux, à former une sainte croisade pour aller combattre partout les doctrines perverses qui faisaient tant de victimes, gagner à Dieu les âmes égarées, réveiller en elles des sentiments de foi et faire de pacifiques conquêtes pour le Ciel. Ces nouveaux ouvriers évangéliques sont appelés par les évêques; il se met à leur tête, et, au lieu du repos qu'il aurait pu goûter, il se livre sans relâche à un ministère accablant, à des fatigues surhumaines.

Après que, pendant plusieurs années, il eut imprimé une heureuse et puissante impulsion à tous les compagnons de son zèle, quand il eut consacré à sa patrie ses premiers soins et ses premières sueurs, le jeune abbé de Janson tourne ses pensées et ses regards vers l'Orient. Fils des croisés, il se souvient du Saint-Sépulchre et de la Terre-Sainte, de cette terre qui renferme à la fois le tombeau du Christ et le berceau de l'Eglise.

Saint voyage! qui nous racontera vos joies et vos souvenirs? qui comptera les larmes et les élans de son cœur des premiers temps de l'Eglise sur la terre des miracles.

Le pèlerin s'arrête à Smyrne; et dans cette immense cité, vaste bazar du monde, où tous les peuples de la terre se croisent, se heurtent, se mêlent et se parlent, dans mille langues diverses, la seule langue de l'intérêt, l'apôtre déploya toutes les merveilles de son zèle. Comme après une autre Pentecôte, on vit la parole de Jésus-Christ prêchée dans toutes les langues. Annonçant lui-même en français et en italien la bonne nouvelle du salut, il

s'adjoignit de saints prêtres, semblables par le zèle, différents par le langage, et des milliers d'âmes furent la conquête de ces pacifiques soldats de Jésus-Christ; et la caravane du désert, et le vaisseau de l'Océan, qui n'étaient venus là que pour apporter ou chercher la perle, pourpre et l'or, s'en retournèrent emportant aux quatre extrémités du monde cette semence divine qui ne se perd jamais et qui germe à tous les vents du ciel, à l'ombre des forêts comme au sein des cités.

Mais ce n'était pas tout; ce n'était là qu'une halte du voyageur. Jérusalem l'appela, Jérusalem, la cité choisie, la cité de Dieu, Jérusalem qu'invoyaient les Hébreux dans leurs joies et dans leurs douleurs!

Qui nous dira sa ferveur, les soupirs ardents qui s'échappaient de son cœur, les larmes brûlantes qui coulèrent de ses yeux, à Nazareth, sur les rives du Jourdain, sur la montagne où la sagesse incréée fit son premier discours, au Cénacle, dans le Jardin des Olives, au Prétoire, sur la route douloureuse du Golgotha, et au tombeau de l'adorable Sauveur! Les religieux qui gardent le saint sépulchre le reçurent comme frère bien aimé, comme un protecteur, et lui donnèrent la décoration de leur ordre qu'il s'honora de porter toute sa vie.

Aussi voyez-le, à son retour en France: pour tromper, en quelque sorte, son âme ardente pour oublier la distance et ressusciter le souvenir, pour avoir sans cesse sous les yeux l'image de lieux disparus, pour réveiller surtout dans les cœurs la reconnaissance et l'amour envers Jésus crucifié, il fit du mont Valérien un autre Golgotha, reproduisant, dans les mêmes proportions et les mêmes formes, les stations diverses qu'il avait visitées dans les lieux saints. C'est là que le roi et les princes et le peuple venaient en foule honorer le Seigneur dont la tête avait été couronnée d'épines, et abaisser leur front devant l'image de celui qui donne les sceptres et qui les brise, comme une paille, quand il lui plaît.

Tant de services rendus à la religion, dix ans de fatigues, et de travaux apostoliques étaient d'assez beaux titres à l'épiscopat. Le descendant des loyaux et illustres serviteurs du roi René fut appelé à gouverner spirituellement la province qu'avait gouvernée autrefois le malheureux et bien-aimé comte de Provence. L'abbé de Janson devint évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine. Il arriva dans son diocèse, le cœur tout brûlant de zèle pour le salut des âmes que lui confiait le Pasteur suprême. Il n'omit rien pour atteindre ce but heureux. Il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Fut-il jamais un père plus tendre, plus affectueux? Les pauvres n'étaient-ils pas les objets de sa prédilection? Dans ses courses épiscopales, n'allait-il pas les visiter sur leur lit de douleur? ne leur prodiguait-il pas les consolations de la foi et les secours de la charité? Refusa-t-il du pain à ceux qui avaient faim? Y a-t-il, dans le diocèse, une seule œuvre de bienfaisance à laquelle, même depuis son éloignement, il n'ait pris puissamment contribué? Ces faits ont eu lieu à la face du soleil, et combien d'autres, cachés aux yeux des hommes, ne sont connus que de Dieu seul! Il était, certes, digne d'un meilleur sort. Mais loin de nous la pensée de rouvrir des plaies heureusement cicatrisées depuis longtemps!

Dans une circonstance aussi cruelle pour lui, Mgr. de Janson, au lieu de se laisser décourager, puise dans sa foi de nouvelles forces et de plus hautes espérances. Son âme ardente se trouvait à l'étroit dans la circonscription d'un diocèse; son activité prodigieuse avait besoin d'une sphère plus vaste. Comment aurait-il pu demeurer inactif dans les limites d'une province, quand l'Europe, quand un monde tout entier ne suffisait pas à l'ardeur de son zèle?

Il va se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ; il verse ses prières dans son sein paternel, et lui demande une mission pour l'Asie; il veut revoir ces pays qu'il a déjà visités et qu'il aime encore. Le souverain Pontife accueille avec joie ce généreux projet; mais des obstacles viennent s'opposer à son exécution immédiate. Or, l'attente pour Mgr. de Forbin, c'est le travail sans relâche. Après avoir mis tout en œuvre pour fonder, en France, des maisons de retraite en faveur des prêtres âgés et infirmes, il tourne ses regards vers l'Amérique; il traverse l'Océan; il parcourt en tout sens les Etats-Unis où il est reçu par ses collègues dans l'épiscopat comme un envoyé du ciel; il assiste au concile national réuni à Baltimore, pour se convaincre, d'après les rapports de chacun des évêques, des progrès consolants du catholicisme dans ces contrées lointaines. Les tribus nomades, dans leur simplicité native, le reçoivent comme un père. Mais c'est surtout dans le Canada que l'attendaient des succès véritablement prodigieux. Il parle

dés Français d'origine ; son éloquence prend un nouvel essor ; les populations suspendues à ses lèvres ne peuvent se rassasier du bonheur de l'entendre ; image du divin Maître, il entraîne la foule sur ses pas : des peuplades entières le suivent sur les chemins et sur les montagnes à d'énormes distances ; sa parole fait des prodiges ; des missions sont organisées ; il ramène des chrétiens sans nombre à la pratique de leurs devoirs, et ouvre les yeux à des hommes nés dans l'hérésie qui rentrent avec joie dans le sein de l'Église. Il donne aux prêtres de ce pays une retraite, bienfait dont ils n'avaient pas joui depuis longtemps, et retrempe leur âme dans un esprit apostolique, nécessaire pour procurer aux peuples une vie plus abondante. Enfin, à New-York, il trouve une foule considérable de Français, exclusivement occupés à amasser des richesses et vivant sans foi, sans Dieu ; il les réunit, il leur parle d'élever une église pour y rendre au Seigneur leurs hommages, place son nom en tête d'une souscription à laquelle il prend part pour une somme considérable ; maintenant ce bel édifice est construit et la victime sainte y est offerte chaque jour.

« Ce n'est pas tout : le Canada avait été le théâtre d'une révolution. L'Angleterre, maîtresse de ces contrées, avait sévi rigoureusement contre les auteurs de cette révolte. Beaucoup de ces infortunés étaient à 600 lieues de leur pays, subjétés à la peine de l'exil. Notre charitable évêque promit à leurs familles désolées d'intervenir en leur faveur près de la reine ; il tint sa promesse, alla en Angleterre, et fut reçu comme il méritait de l'être par cette souveraine, touchée de son dévouement. Depuis ce moment, ces malheureux ont été rendus à leurs épouses, à leurs enfants, à leur patrie.

« Après tant de fatigues et de bienfaits, il avait bien, ce semble, le droit de se reposer. Sa vie était déjà pleine ; et il pouvait, avec une pareille couronne de bonnes œuvres, attendre tranquillement sa couronne de cheveux blancs, sûr de cette autre couronne que Dieu donne et que les hommes n'ont pas. Mais pour lui ce n'était point assez ; il avait administré un diocèse ; il avait évangélisé la France ; il avait traversé plusieurs fois les mers ; il avait parcouru l'Asie et le Nouveau-Monde, laissant partout des traces de son passage et des fruits de sa parole, et tout cela n'était rien ; c'était le premier pas de sa course vers le ciel, unique objet de ses vœux.

« Son aïeul Palamède de Forbin avait donné une province à la France ; lui, plus généreux, il veut donner un empire, et le plus vaste des empires, à l'Église.

« Par-delà les montagnes et les fleuves, presque aux extrémités du monde connu, s'étend un immense et formidable empire, le plus grand de la terre, et qui, dans son orgueil, s'intitule : *le Célèste Empire* ; nous l'appelons la Chine. Abruti contre le canon et l'épée, derrière des murailles gigantesques ; résistant aux invasions de l'esprit par les chevalets et les tortures, il semble mépriser et défier tous les peuples du monde. Mais qu'importent les murailles et les montagnes pour les soldats de la foi ? qu'importent les tortures et les chevalets pour les héritiers et les descendants des martyrs ? La foi renverse les murailles, la parole pénètre à travers, ou passe par-dessus. Mgr. de Janson sait cela, comme nous, et il le sent mieux que personne. Il trace dans son esprit le plan d'une prodigieuse conquête. C'est son cœur qui est venu frapper à la porte de son intelligence. Il a appris que, dans ces contrées où la dégradation morale est la compagne de l'idolâtrie, des parents barbares, sourds à la voix de la nature, immolent leurs enfants, les offrent en pâture à x plus vils des animaux, ou les précipitent dans les fleuves. La pensée des malheurs de ces innocentes créatures, fait tressaillir son âme sensible. Il a résolu de leur sauver la vie du corps, de leur préparer celle du ciel, et de les faire servir, nouveaux Moïses, au salut de leur nation.

« Cette pensée se transforme bientôt en action. Tout s'organise avec une prodigieuse rapidité ; rien ne coûte au digne prélat, ni fatigues de l'esprit, ni fatigues du corps, ni sacrifices d'argent, ni corrépondances, ni paroles, ni voyages ; il s'assure du concours de presque tous les évêques de France, des patriarches d'Orient ; un grand nombre de prêtres dévoués de toutes les parties du monde s'empressent de se grouper autour de son œuvre et de la favoriser, les uns par leurs discours, les autres par leurs services actifs. Tout se presse autour de cette idée féconde pour la réaliser et la populariser. Le succès ne peut pas être douteux ; l'avenir de l'œuvre est certain. Compagné de la magnifique œuvre de Propagation de la Foi, elle demande et lui prête secours et appui.

« Ne vivant plus que de cette pensée et de cet espoir, Mgr. de Janson parcourt la Belgique. Le roi et la reine l'accueillent avec bienveillance, et veulent que leurs augustes enfants soient les protecteurs de cette œuvre dans le royaume. Il revient à Paris, consacre son hôtel à des réunions hebdomadaires dans lesquelles des voix éloquentes viennent se mêler à la sienne pour expliquer et développer le but et le plan de l'œuvre. La faire connaître, c'était la faire aimer.

« Mais, hélas ! épuisé par tant de fatigues, sa santé qui avait paru jusque-là inébranlable, trahit, pour la première fois, l'ardeur de son zèle. Après quelques moments d'un repos insuffisant, il se croit capable de continuer son travail ; il part pour le midi de la France, devant se rendre de là en Bavière et en Autriche pour y chercher des auxiliaires et des protecteurs, et portant toujours dans son cœur le projet d'aller lui-même, sur le lointain théâtre de ses vastes desseins, payer de sa personne, de ses sueurs et peut-être de son sang, un éclatant tribut au salut d'un grand peuple et à la gloire de l'Église ; mais il tombe, pour ne plus se relever »

Comme nous avons déjà rappelé à diverses reprises, dans ce journal, les définitives circonstances de la vie et de la mort de Mgr. de Forbin-Janson,

nous ne croyons pas devoir rien ajouter à cette notice, si bien tracée par celui qui a été son fils d'adoption et son digne successeur dans l'épiscopat.

PARLEMENT PROVINCIAL.
CONSEIL LÉGISLATIF.

Mercredi, 4 décembre 1844.

L'adresse en réponse au discours d'ouverture et qui n'est qu'un écho de celui-ci a été adoptée par le Conseil Législatif à une presque unanimité. MM. De Boucherville et Ferguson ayant seuls dissé des leurs collègues. Il n'y a pas jusqu'à M. A. Van Fortie et Jacob E. Williams Irving qui ont mis de l'eau dans leur vin et déclaré qu'ils ne s'opposaient pas aux hommes mais aux mesures. Tout probablement la Chambre va en dire autant, et voilà que les ex-ministres vont se trouver entre deux selles... après avoir de leur propre mouvement consenti à mettre le sort de leur pays entre les mains de la merci desquelles nous devons aujourd'hui. Et voilà comme l'on fait de la politique en ce pays.

Le Conseil Législatif s'est rendu en corps chez le Gouverneur à 3h. P.M. pour lui présenter son adresse en réponse au discours d'ouverture.

Aurore.

CHAMBRE D'ASSEMBLÉE.

Nous empruntons les détails suivants à l'*Aurore* :

Vendredi, 29 Novembre, 1844.

M. le Proc. Gén. Smith fait motion d'apporter un bill pour amender les sermons prêchés par les juges de paix. Secondé par le Sol. Gén. Sherwood.

M. Smith, de Frontenac, fait la motion d'usage pour le parlement du postage des lettres les membres, n'exécitant pas un once de poids, mais aucunes restrictions pour les pétitions. Secondé par M. De Bleury. Elle passa.

Pétitions.

M. Christie présente une pétition de C. Gunningham et autres, sollicitant une incorporation pour la compagnie des pêches de Gaspé.

M. Baldwin présente une pétition de Wm. Notman et autres, concernant l'élection du comté de Middlesex.

M. Price présente une pétition du conseil du district de Home, concernant certains amendemens de l'acte des écoles, auxquels il sollicite l'attention particulière de l'administration.

M. Cowan met une Pétition sur la table du conseil du district de Johnston sur le même sujet, et a fait la même requisição.

M. Hale présente une pétition de M. Galt et autres, propriétaires de la manufacture de coton.

M. Moffatt présente une pétition de M. Donegani, priant la révision d'une autre ancienne pétition.

Avis.

Le Capt. Williams donne avis d'une motion pour un comité pour s'enquérir par quels moyens certains mots offensants ont été insérés dans le journal de la Chambre dans un amendement fait par le Conseil Législatif à un acte passé durant la dernière session.

M. Johnston donne avis d'une motion pour demander dans un bill, d'explorer du Bureau de Trésorier de District toutes personnes engagées dans les affaires commerciales.

M. Price suppose que le gouvernement a sous considération l'état du macadamisage des chemins dans le district de Home, dans le cas contraire, il désire lundi, demander, s'il est entendu, d'introduire aucunes mesures à cet effet.

M. Aylwin désire aussi demander pour informations, lundi, concernant les moyens dans lesquels les forges St. Maurice sont tenues, et en même temps il désire demander copie de tous les documents concernant le louage des terres, en la possession du gouvernement.

M. Smith, de Frontenac, donne avis qu'il désire demander permission d'apporter un bill imposant une taxe sur l'importation des produits d'Agriculture dans cette province, et qu'il a l'espoir que le gouvernement apportera sa plus sérieuse considération dans une question de cette importance.

Motions.

M. Gown demanda permission d'apporter dans un bill spécifiant le taux des rémunérations pour les jurés dans cette partie de la Province ci-devant Haut-Canada.

Le Procureur-Général Smith fait motion que lundi le discours de Son Excellence serait pris en considération, secondé par le Solliciteur-Général Sherwood.

M. Johnston fait motion pour un comité de six membres pour surveiller les impressions de la Chambre comme étant une dépense immense, et qu'il n'y a aucun doute que le comité éviterait dans les impressions tous les fripperies.

Col. Price fait motion que 500 copies du Discours de son Excellence soient imprimées dans les deux langues pour l'usage des membres.

La chambre s'ajourne à lundi à 2 heures P. M.

Mardi, 3 Déc. 1844.

M. De Bleury introduit un bill pour le soulagement des débiteurs insolvables.

M. Cameron un pour la destruction des loups.

M. Price demande au ministère s'il entend adopter quelque mesure par-

rapport aux chemins macadamisés du district de Home. Le Solliciteur Général Orest répond que c'est l'intention du gouvernement.

M. Christie introduit un bill pour le recours des possesseurs de terre dans le district de Gaspé, aussi un bill pour approprier £150 sur le trésor public aux matelots naufragés, aussi un bill laissant à la compétition l'impression des statuts et loix.

M. Aylwin remit sur le tapis les Résolutions du 30 sept. 1843 au sujet des élections contestées de 1841.

MM. Sherwood, Prince et Johnson opinent de manière différente à M. Aylwin.

Le Proc. Cl. fit motion pour que les comités permanens soient formés. M. Lantier donne notice qu'il s'enquerra de la manière dont l'office de Contrôleur est rempli au Côteau du Lac.

M. Christie donne avis qu'il s'enquerra de l'administration, si elle a reçu quelque information du gouvernement métropolitain, de son intention de discontinuer la ligne de navigation par la vapeur entre la Grande-Bretagne et l'Amérique du Nord—Pareil avis d'un bill pour la révision de la liste civile.

M. Aylwin donne avis qu'il demandera information, mercredi, comment M. D. B. Viger a été nommé Conseiller Exécutif, et aussi comment il conserve maintenant son siège.

M. Christie introduit un bill pour faciliter l'enregistrement des titres de biens-fonds dans le Bas-Canada.

M. Laurin proteste contre l'usage qu'on fait de la langue Anglaise à l'exclusion du Français depuis le commencement de la séance, et réclame la mise en pratique d'un règlement parlementaire qui statue que toute motion sera traduite d'une langue dans l'autre, suivant qu'elle aura été faite dans l'une ou l'autre.

M. l'Orateur dit qu'il ne s'y oppose nullement; que, lorsqu'on l'exigera, il fera faire une traduction.

M. Chauveau prend alors la parole. Il réclame la traduction non pas dans tel ou tel cas, mais dans tous. Ne serait-il pas humiliant qu'à chaque motion, un canadien français fut obligé de demander une traduction.

M. le Solliciteur Général objecte à la traduction dans tous les cas, que ce serait une perte de temps; surtout dans une foule de détails de nulle importance.

M. Lafontaine est bien aise de faire observer à M. Smith que dans la Chambre toutes les affaires sont d'une égale importance. Il (M. Lafontaine) ne sait comment M. l'Orateur a pu faire observer qu'il y aurait traduction quand on l'exigerait; que telle n'était pas la teneur du règlement; mais qu'il portait que toute motion se traduirait en Français; c'est un droit que nous avons et nous le demandons comme tel.

M. Morin oïne aussi pour la traduction dans tous les cas. La perte de temps qu'occasionnerait cette traduction serait plus que compensée par les avantages qui doivent en découler. Qu'il faut se souvenir que la majorité de la population est Canadienne Française, et que si les représentants de cette origine ne sont pas en majorité dans la Chambre, c'est le fruit de la plus criante des injustices. D'ailleurs plusieurs de ces membres Canadiens-Français n'entendent pas l'Anglais, comment pourraient-ils alors juger si telle ou telle mesure serait d'une importance suffisante pour en demander la traduction. De plus, que les auditeurs, quoiqu'on ne soit pas censé parler pour eux, ont un droit incontestable de savoir sur quelle mesure leurs représentants donnent leurs voix, et la majorité de ces auditeurs sont Canadiens-Français.

M. l'Orateur se lève et dit que jusqu'ici il avait cru qu'il serait suffisant de donner une traduction quand on l'exigerait; mais qu'il n'avait aucune objection à une traduction dans tous les cas, et que dorénavant elle aurait lieu

BULLETIN.

Nécrologie.—Nouvelles religieuses.—Législature.—Meurtres.—Des Dernières nouvelles d'Europe.

Nous avons la douleur d'annoncer à nos lecteurs la mort de M. Denis McReavy, prêtre, décédé mardi soir, à l'Hôtel-Dieu de cette ville, à l'âge de 36 ans. Ce monsieur était né en Irlande et fut ordonné prêtre en 1835. Il a été inhumé ce matin dans l'église cathédrale. Il était de la caisse ecclésiastique et membre de la société d'une Messe.

Sa Sainteté a nommé le Revd. M. O'Donnell à l'évêché de Galway, devenu vacant par la promotion de Mgr. Browne au siège d'Elphin.

Un correspondant du *Tablet* lui écrit de Preston, (ville du Lancashire, en Angleterre,) au sujet de Frères des Ecoles Chrétiennes: Les différentes demandes, que l'on fait tous les jours de toutes les parties du royaume pour avoir des Frères des Ecoles Chrétiennes, prouvent évidemment que l'estime, qu'on a pour cet institut, s'accroît de jour en jour. Ces bons Frères sont sur le point d'ouvrir de nouveaux établissemens à Londres, à Birmingham, à Liverpool, à Manchester, etc. Preston est la première ville d'Angleterre où les Frères se sont établis, il y a dix-neuf ans. Un noviciat dont la construction et le soutien sont dûs principalement à la charité de William Talbot, écuyer, y fut aussi établi. C'est ce noviciat qui leur fournit jusqu'à présent les sujets nécessaires pour les nouveaux établissemens.

La religion catholique a reparu dans le Morayshire, après une interruption de 200 ans.

L'hon. John Neilson et James Morris, Ecr. ont été appelés au Conseil Législatif par Son Excellence sir Charles Metcalfe.

Nous ne reproduisons point l'adresse du Conseil Législatif en réponse au discours du trône. Elle n'est, comme à l'ordinaire, qu'un écho du discours de Son Excellence.

À la Chambre d'Assemblée, M. Baldwin a proposé cinq amendemens au projet de réponse présenté par le ministère actuel. La discussion de ces amendemens a commencé avant-hier, après-midi. Comme le projet de réponse proposé par le ministère, n'est aussi qu'un écho fidèle du discours de la couronne, et que le rejet ou l'adoption des amendemens proposés par M. Baldwin doit être, pour ainsi dire, le coup de vie ou de mort du ministère actuel, nous nous empresserons d'en faire connaître le résultat, sitôt que la chambre se sera prononcée.

Les excès et les violences auxquelles on se porte dans notre ville, depuis quelque jours, pourraient faire douter, en lisant les scènes d'horreur qui s'y commettent, si vraiment on n'est point retombé aux siècles de barbarie. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est de voir les partis assez exaspérés pour vouloir se rendre justice eux-mêmes. De manière, que les crimes les plus atroces se commettent de sang-froid et de propos délibéré. Il est aisé de comprendre que dans une pareille exaspération, la vérité doit être difficile à connaître et qu'il serait bien extraordinaire qu'il n'y eût point de tort et d'injustices des deux côtés, et c'est ce qui nous paraît le plus probable. Toutefois les versions des différens journaux et les récits qui courent la ville, sont si différens, si exagérés et parfois si contradictoires, qu'il devient impossible de démêler le vrai du faux. Nous n'entreprendrons point de donner ces différens versions dans tous leurs détails. Nous nous contenterons d'énoncer les différens rapports. Il y a trois récits touchant le meurtre de Finnall: suivant les uns, Colborne l'a tué dans un guet-à-pens; suivant d'autres, il ne l'a fait qu'à son corps défendant; enfin, d'autres prétendent que Finnall, rencontrant un de ses amis, lui demanda "qui va là" en montrant Colborne qui était à quelque distance, et que l'ami ayant répondu: "c'est Colborne", celui-ci se crut lui-même tombé dans un guet-à-pens et fit feu sur Finnall.

Quant à la mort de Johnson, les uns prétendent que ce sont les L. P. S. partisans de M. Routh, qui ont attaqué les Irlandais partisans de M. Mells, tandis que d'autres disent tout au contraire que ce sont les Irlandais qui ont été les agresseurs. On sait toutefois que le malheureux Johnson est tombé percé de cinq balles. Aussitôt après on a requis la troupe qui, dit-on, a fait une vingtaine de prisonniers.

Le *Morning Courier* dit qu'à peine la troupe était-elle arrivée devant la rangée de maisons d'où étaient partis les coups de feu qui avaient tué Johnson, qu'un autre coup en fut encore tiré, qui blessa légèrement un soldat. Alors les magistrats ordonnèrent aux troupes de forcer l'entrée des maisons, ce qu'elles firent aussitôt. Quelques coups de feu furent encore tirés dans l'intérieur des maisons, mais il paraît qu'il n'y eut personne de blessé. Les soldats réussirent à en arrêter une vingtaine, comme nous l'avons dit plus haut. Les deux victimes ont été inhumées, Finnall avant-hier, et Johnson hier, avec beaucoup de pompe. Les Irlandais ont fait chanté un service solennel pour leur malheureux compatriote. On dit qu'environ trois mille personnes y ont assisté.

Nous sommes vraiment affligé de voir quelques feuilles profiter de ces fâcheux accidens pour exaspérer les esprits encore davantage, et souffler le feu de la discorde, bien loin de chercher à calmer l'effervescence. Ce n'est pas que nous craignons pour le moment que les choses en viennent à une conflagration générale, comme on pourrait le croire à l'étranger, d'après les insinuations séditeuses qui circulent depuis quelques jours; mais nous ne pouvons nous empêcher de craindre quelque scène du genre de celles qui ont eu lieu à Philadelphie, d'après la manie de vouloir mêler la religion à toutes ces dissensions politiques et temporelles qui par là même sont entièrement contraires à son esprit et plus propres à lui nuire qu'à la servir et la défendre; c'est pourtant cette manie que nous voyons se manifester de plus en plus tous les jours. Nous ne pouvons donc que désapprouver et condamner fortement cet esprit de fanatisme, de quelque côté qu'il se trouve.

Depuis que la saison ne permet plus à l'*Unicorn* de nous apporter la maille d'Europe, et qu'il la faut transporter par terre, les papiers d'outre-mer ne

nous arrivent que sept ou huit jours plus tard. Nous n'aurons donc la prochaine malle que vers le 11 ou 12 du courant. On a pu remarquer que le dernier envoi nous avait apporté peu de nouvelles intéressantes. Presque partout paraissent régner la paix et la tranquillité. Cependant au milieu de ce calme universel, des politiques croient apercevoir des sujets sérieux d'inquiétude et de crainte pour l'Angleterre, dans la position qu'a prise et que prend encore tous les jours l'Irlande, même en Angleterre. A les en croire la question du Rappel a fait tant de progrès depuis l'élargissement d'O'Connell, quelle n'est plus douteuse. On va jusqu'à dire, (faussement croyons-nous), que le libérateur ne se contente plus seulement du Rappel, mais qu'il veut une Fédération. On prétend même que l'Angleterre est disposée à l'accorder, ce qui serait accorder plus qu'O'Connell est les *Repeaters* demandaient.

Comme il est peut-être plusieurs de nos abonnés qui désireraient savoir en quoi consiste cette Fédération et la différence qu'il y a entre les *Repeaters* et les *Fédéralistes*, nous allons essayer de donner un mot d'explication.

D'abord il est à remarquer que la précision en cette matière devient impossible, puisque Rappel et Fédération ne sont encore que des projets indéterminés. Voici pourtant ce que nous y comprenons et la différence que nous y apercevons: Les *Repeaters* demandaient un parlement national séparé de celui d'Angleterre pour y légiférer sur toutes les affaires locales de l'Irlande, à peu près comme était celui du Canada avant 1841. Les *Fédéralistes* réclament la même séparation, et veulent de plus une part dans l'exécutif. Pour mieux faire comprendre leur théorie, ils divisent les fonctions de l'exécutif en locales qui concernent la conduite de chaque localité, et en générales qui comprennent la conduite de tout l'empire. D'après cette distinction, ils veulent avoir l'exécution de leurs affaires locales dans toutes les matières qui ont toujours été et qui sont encore pour l'Irlande un sujet de plainte et de trouble et qui peuvent être compatibles avec l'Union impériale. Ce qui revient à peu près aux prérogatives dont jouit chaque Etat de l'Union Américaine.

Nous n'entreprendrons pas de discuter les avantages et les inconvénients de cette Fédération; mais nous ne pouvons nous empêcher de la croire bien plus passible en théorie qu'en pratique. Aussi les *anti-Repeaters* chantent-ils victoires et publient-ils qu'O'Connell n'a adopté le Fédéralisme que comme une échappatoire, quand il a vu la cause du Rappel perdue.

Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons la *Minerve*, qui contient ce qui suit sur la séance de mercredi soir :

« Dans la séance d'hier on a remarqué qu'entre autres avis M. Papineau a prévenu la Chambre qu'il proposerait une adresse à Sa Majesté demandant que les deux langues fussent mises sur le même pied. »

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—Mgr. l'archevêque de Rouen a officié pontificalement dimanche, dans l'église de Notre-Dame de la ville d'Eu. S. M. la Reine, S. A. R. Mme. Adélaïde et les dames de la Cour assistaient à la messe. On y remarquait le préfet de la Seine-Inférieure, M. Estancelin, député de la Somme; M. Mouquet, sous-préfet de l'arrondissement, ainsi que les officiers de la garnison.

La musique du 12e. de ligne a exécuté plusieurs morceaux. La ville était encombrée par l'affluence des curieux venus des environs. Le pain bénit a été offert ce jour-là par le château. M. l'archevêque a prononcé, dans l'après-midi, un discours qui a captivé l'attention de tout l'auditoire.

—Mgr. l'évêque de Rodez vient de créer une chaire d'agriculture dans son diocèse. Suivant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon avait conçu le dessein de fonder, dans chaque séminaire de l'empire des chaires d'hygiène et d'agriculture, afin que le prêtre pût à la fois sauver l'âme, conserver le corps et diriger l'exploitation du sol.

IRLANDE.

Confirmation.—L'évêque de Clonfert dans la visite triennale d'une partie de son diocèse a confirmé dans huit paroisses 2691 personnes, parmi lesquelles se trouvaient huit cents adultes et plusieurs Protestants convertis à la foi catholique.

ESPAGNE.

—Les paroles prononcées par M. Martinez de la Rosa, au sujet des négociations engagées entre le gouvernement de Madrid et le Saint-Siège, sont assez graves pour être reproduites *in extenso*. Voici ce qu'a répondu le ministre, dans la séance du 24, à l'interpellation du sénateur Vallejo :

« S'il est vrai que les relations et les alliances extérieures ne doivent pas être médiocres, elle ne doivent pas non plus être évitées, et c'est dans ce sens que le discours du Trône a été rédigé. Le Gouvernement a l'espoir que les nations dissidentes changeront d'opinion en voyant les lois fidèlement observées, et en voyant que le parti révolutionnaire s'avoue vaincu. Il y a, continue le ministre, une puissance dont on a beaucoup parlé, et à l'égard de laquelle le Gouvernement n'a pas cru devoir faire une mention spéciale. J'espère

que le Sénat, dans sa haute intelligence, saura faire un prudent usage de ce que je vais lui communiquer à ce sujet. Je veux parler de Rome. Nul ne fera aux ministres l'injustice de croire qu'ils pouvaient regarder avec indifférence ou dédain cette grave affaire; mais le Gouvernement n'a pas cru devoir mentionner dans le discours du Trône nos relations avec Rome, bien que, comme catholiques, comme Espagnols et comme ministres de la Couronne, nous n'ayons pas pu assurément oublier une question d'une si capitale importance.

« On a fait des démarches pour rétablir en même temps les relations politiques et les relations d'un ordre supérieur, et l'on s'est efforcé de le faire d'une manière stable et ferme, et en dehors de l'influence des passions et de la politique. Ces relations doivent exister entre le chef visible de l'Eglise et une nation éminemment catholique. Le Gouvernement s'efforcera, par tous les moyens en son pouvoir, de se rapprocher d'une réconciliation sincère et honorable, car le Gouvernement a des devoirs différents à remplir, étant obligé de concilier à la fois les droits et les besoins de la nation avec les prérogatives de la Couronne. Voilà pourquoi il fait tous ses efforts pour rétablir les relations avec Rome, mais sans détriment ni sacrifice d'aucune espèce, ainsi que cela a toujours eu lieu en Espagne. L'Espagne assurément, n'a nul besoin de se modeler, à cet égard, sur aucune autre nation du monde. Les annales de ses anciennes Cortès, les archives de sa magistrature, d'innombrables documents fautiveux en font foi. Le Gouvernement désire le rétablissement de ces relations, parce que depuis longtemps on en déploie la cessation; et j'ai la satisfaction de pouvoir annoncer que Sa Sainteté a donné quelques garanties qu'il en pourra être ainsi. Le Gouvernement sait parfaitement toute l'influence que peut exercer la solution de cette question sur l'esprit de la généralité des Espagnols et sur la consolidation de la paix dont nous avons tant besoin. Je terminerai en faisant observer que le Gouvernement accepte la modification demandée, si la commission n'y voit aucun inconvénient. »

Après quelques observations présentées par MM. Vallejo et Santuella, le dernier paragraphe est adopté, avec cette variante: au mot *alliance* est substitué le mot *relations*.

PRUSSE.

Province de Westphalie.—On écrit de Munster, 3 octobre :

« Les convents d'hommes et de femmes de notre province n'avaient le droit de recevoir qu'un nombre limité de membres; et dans les églises de religieuses, il n'était permis aux novices de prononcer leurs vœux qu'après la 9e. année révolue de leur noviciat. Ces deux restrictions viennent d'être levées par un ordre du cabinet. »

SUISSE.

Lucerne, 25 octobre.—Après un débat qui s'est prolongé de huit heures du matin à sept heures du soir, le grand-conseil a résolu d'appeler les Jésuites pour leur confier l'éducation. Cette grave question a été résolue, à l'issue d'une longue et vive discussion, par 70 voix contre 24.

SUÈDE.

—Une correspondance particulière de Stockholm fait connaître des actes singuliers de l'intolérance protestante en Suède. Un procès a été intenté dans ce pays à un ministre luthérien, pour avoir osé douter que Luther pouvait avoir eu tort de dire: « Qu'il n'y avait d'autre péché dans le monde que l'incrédulité; qu'il suffit d'avoir reconnu l'agneau qui efface les péchés du monde; qu'aucun péché ne saurait nous séparer de Jésus-Christ, dussions-nous aussi mille et mille fois par jour commettre l'adultère ou le meurtre. » (Tom. I, Epist. Luth. in épist. ad Malancthonem, pag. 345, B. *Thomas excedebat Christ. Rodius, anno MDLVI.*) Ce progrès, qui eut déjà lieu en 1819, fut alors considéré en Suède comme un effet du zèle le plus légitime. Il aurait certainement échappé à notre connaissance, comme tant d'autres faits semblables, ou encore plus dignes de remarque, si M. C. H. Beurling n'était venu, par une brochure récente sur la *Nouvelle Eglise chrétienne*, le rappeler au public. L'auteur de cette brochure appartient du reste à la secte de Swédenborg, qu'il cherche à renouveler en Suède.

Dans le même pays, il n'y a pas bien longtemps, on traînait devant les tribunaux un ministre luthérien pour avoir dit, dans un écrit imprimé: « Il n'est pas contraire à la vérité de penser ou de dire que les œuvres sauvent l'homme et que les œuvres le condamnent, selon qu'elles ont été bonnes ou mauvaises. » Ainsi un prédicant, dans une société chrétienne, peut être traîné devant les tribunaux pour avoir répété les paroles mêmes de Jésus-Christ.

On connaît en effet ce texte: « Le fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. »

Ce ministre a été plusieurs fois cité devant les tribunaux pour d'autres paroles du même genre. Pauvre et malade, il quittait alors son humble foyer rustique pour comparaître devant ses juges dans une ville éloignée. Il a été enfin déposé de ses fonctions ecclésiastiques.

ÉTATS-UNIS.

Louisville.—La ville de Bardstown a joui, du 6 au 13 octobre, des avantages d'une retraite spirituelle, qui a produit les effets les plus consolants. Les instructions étaient données par le Révd. Père Petit, Jésuite, et par le Révd. M. Depareq. Pendant toute la retraite cinq Prêtres ont été continuellement occupés à entendre les confessions, et dans le cours de la retraite plus de sept cents personnes ont approché de la Sainte-Table. Dans le nombre s'en trouvaient plusieurs qui, depuis long temps, avaient négligé les pratiques de la religion, et que les grâces de la retraite ont ramenés à leurs de-

voirs. Dans le cours de la même retraite quatre Protestants ont reçu le Baptême et plusieurs autres ont fait leur première communion et reçu la confirmation. Le vénérable Evêque de Louisville, Mgr. Flaget, s'étant rendu à Bardonia pour la clôture de la retraite, et a donné la confirmation à cent trente personnes, parmi lesquelles quatre-vingts avaient approché ce jour-là pour la première fois de la Table Sainte. Le respectable Prêlat était ému jusqu'aux larmes en adressant la parole à cette troupe de pieux Fidèles dont la ferveur offrait un spectacle bien consolant, pour lui surtout qui depuis 1810 n'aurait même de suivre les progrès du catholicisme dans l'Ouest, qui alors était presque en entier confié à ses soins, et où tant de Prêtres aujourd'hui répandus dans plusieurs diocèses rendent témoignage et contribuent chaque jour à l'accroissement du catholicisme.

— Une lettre de Philadelphie annonce que les événements qui ont déshonoré dans cette ville le parti Biblique, ont fait ouvrir les yeux à un grand d'hommes consciencieux appartenant à différentes dénominations, et plusieurs d'entre eux se sont instruits de la doctrine catholique, et se disposent à abjurer leurs erreurs, ce que plusieurs autres ont déjà heureusement exécuté.

Progrès du Catholicisme aux Etats-Unis.—Le *North American*, de Philadelphie, l'un des principaux organes du nativisme, fait les calculs suivants: "Il y a 50 ans, il n'y avait aux Etats-Unis qu'un seul évêque et 25 prêtres catholiques, des-cervant quelques pauvres chapelles. Aujourd'hui, le catholicisme compte dans ce pays 21 évêques, près de 1,000 prêtres, 700 églises, et environ 500 missionnaires. Il y a 48 collèges, 21 séminaires ecclésiastiques, 26 communautés religieuses pour les femmes et 26 hospices pour les orphelins. Pendant que, par périodes de dix années, l'augmentation de la population des Etats-Unis en général était de 39 p. 100, cette augmentation a été près de 100 p. 100 pour la population catholique. Il y a en Europe deux sociétés dont la mission principale est de travailler à la propagande du catholicisme dans ce pays. Ce sont celles appelées Fondation de Léopold, à Vienne, et société de Saint-Charles-Borromée, à Lyon. Cette dernière a envoyé aux Etats-Unis, en 1840, \$163,000, et \$177,000 en 1842."

Convention générale de l'Eglise protestante-épiscopaliennne des Etats-Unis.—L'Eglise épiscopaliennne des Etats-Unis s'est réunie en convention générale à Philadelphie, dans le mois dernier. Nous ignorons encore quel a été le résultat de cette assemblée, mais quinze jours après son ouverture les membres n'avaient pu réussir qu'à constater les maux qui les ont envahis, sans que personne eût encore proposé de remède efficace.

La formation de cette assemblée est assez curieuse, et n'a rien de commun avec l'ordre observé dans aucun concile que nous sachions. Cette assemblée se divise en deux sections, la chambre des Evêques (the house of Bishops), et la chambre des députés et des laïques, (the house of clerical and lay-deputies.) Cela figure assez bien le pouvoir législatif qui existe politiquement dans ces gouvernements représentatifs; mais il est difficile de voir où est le pouvoir exécutif, et encore plus de voir dans cette organisation quelque chose qui ressemble à l'institution hiérarchique établie par Jésus-Christ dans son Eglise.

Une autre division, encore plus irrégulière, et plus inquiétante que la précédente, c'est que l'assemblée se fractionne en trois partis bien distincts, le parti des mécontents qui se plaignent des erreurs introduites depuis quelque temps dans l'Eglise épiscopaliennne, et demandent une investigation rigoureuse et une répression sévère; le parti des optimistes qui trouvent que tout est pour le mieux, et qui déclarent d'ailleurs que quand même il y aurait des erreurs il n'y a point de tribunal qui puisse en connaître et prononcer; et enfin le parti mitoyen qui veut la paix à tout prix, et qui, tout en reconnaissant qu'il s'est glissé des erreurs dans l'Eglise épiscopaliennne, ne croit pas que ces erreurs soient aussi graves que le prétend le parti des mécontents et ne voudrait employer pour guérir le mal que des remèdes anodins, sans indiquer quels sont ces remèdes.

On voit qu'il s'agit pour l'Eglise épiscopaliennne non pas seulement de liturgie, de cérémonies ou de quelque point peu important de discipline, mais des questions les plus sérieuses et les plus graves, sur lesquelles le Puseyisme est venu introduire une scission inquiétante pour l'avenir de l'Anglicanisme.

Le premier objet de discussion de cette assemblée, et le seul dont nous ayons envie d'entretenir nos lecteurs, a été de savoir quel nom devait prendre l'Eglise connue jusqu'à présent sous le nom de l'Eglise épiscopaliennne des Etats-Unis. Les uns voulaient continuer à l'appeler tout bonnement l'Eglise protestante-épiscopaliennne; les autres: l'Eglise catholique réformée. Le parti mitoyen, fidèle à son système de juste milieu, a essayé de tout concilier en proposant le titre de l'Eglise catholique-protestante épiscopaliennne réformée. Aucune de ces opinions n'ayant prévalu, cette pauvre Eglise reste jusqu'à présent une chose sans nom, ce qui lui donne un air d'illégitimité qu'elle devrait bien cacher, en prenant tout simplement le nom de son père qui est bien connu, et s'appelant sans plus de façon le Cranmerisme.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Militiens:—La dernière Gazette Officielle contient une liste des militaires dont les sergents sont émanés, qui s'élevait au nombre de 1006; les autres listes ne se feront probablement pas longtemps attendre. *Aurore*.

Enquête:—L'Enquête qui a eu lieu sur le corps de Finnall tué par Charles Colburn, s'est terminée par le verdict suivant: *meutre prémédité*; le

tiers du juré ayant différé de ce jugement et prononcé que Colburn avait tué à son corps défendant.

Feu:—Deux maisons de briques qui n'étaient pas encore tout-à-fait achevées ont été consumées mardi soir à la côte St. Antoine. Elles appartenaient à M. Mathewson. *Idem*.

ANGLETERRE.

— Outre les établissements de la Nouvelle-Galles du Sud et de la terre de Van-Diemen, dans la Nouvelle Hollande, l'Angleterre a fondé au milieu de l'Australie, sous le nom de stations pénales, des colonies pénitentiaires d'une moindre importance, destinées à recevoir les condamnés relaps et incorrigibles que l'administration juge indispensable de séparer de leurs compagnons moins pervers. Ces stations sont situées aux ports Stephens, Macquarie, Western, Raffles et du Roi George; ces établissements ont obtenu de bons résultats. Quelques condamnés, jusque-là réputés incorrigibles, sont revenus au bien, mais d'autres n'ont fait que s'endurcir; on a cru alors devoir séquestrer ceux-ci de leurs compagnons, et on les a transportés, au nombre de six cents, dans un lieu désert situé entre les îles Norfolk, Philip et Moreton-Bay.

Cette solitude a reçu le nom d'*Ile infernale*, par allusion à la méchanceté diabolique de ses nouveaux habitants, regardés à juste titre comme les plus grands scélérats de la Grande-Bretagne. Presque tous sont souillés de crimes horribles et ne joivent qu'à l'indulgence du jury ou à des circonstances fortuites d'avoir échappé au châtiement capital. Parmi ces hommes, on compte deux parricides; un qui, ayant été marié trois fois, a fait périr ses trois femmes; un autre qui, étant domestique chez un distillateur, a fait périr son maître dans l'accroissement; un autre enfin qui, poussé par l'abrutissement et la misère, a mangé son enfant. Ces êtres hideux n'ont plus de l'humanité que la forme, et sont traités comme des bêtes fauves. Pour eux, plus de lois, et, pour punir leurs écarts, le seul emploi de la force brutale. Des troupes les gardent à vue, prêtes à exécuter les arrêts d'une justice sommaire. Ils se livrent entre eux des combats acharnés, au milieu desquels ils déploient une cruauté inouïe.

Lorsque ces rixes sont suivies de mort, le meurtrier reconnu est à l'instant passé par les armes. L'*Ile infernale* a une telle réputation dans les colonies pénales anglaises, depuis deux ans qu'elle existe, que les condamnés en regardent le séjour comme la plus horrible des punitions; et on comprendra facilement la nature de leurs appréhensions si on réfléchit que ses habitants sont le produit des trois triages faits dans la dernière classe de tous les criminels du pays.

IRLANDE.

Dublin, 26 octobre.—Aujourd'hui doit se tenir, à Belfast, un meeting de libéraux qui réunira plusieurs personnes protestantes et presbytériennes qui s'étaient opposées au mouvement du repeal; ce meeting a pour but de prendre en considération le plan d'une société projetée pour la création d'un parlement fédéral en Irlande.

Conséquences de l'oquittement d'O'Connell.—M. O'Connell a dit dans plusieurs circonstances: "Les difficultés ne deviennent des impossibilités que lorsqu'on manque de courage et de persévérance pour les vaincre." Ces paroles sont justifiées par les événements, et nous voyons chaque jour s'aplanir les obstacles qui semblaient s'opposer à ce que l'Irlande eût un parlement national.

Un peuple, aussi sensé que le peuple anglais, devait tôt ou tard reconnaître que révoquer l'acte d'union n'est pas démembrer le royaume, et que donner à l'Irlande un Parlement, ne compromet pas plus l'unité de l'empire britannique que les diverses chambres d'une cour de justice ne troublent l'unité d'action d'un tribunal. Ce principe est admis aujourd'hui par les chefs influents de tous les partis, à l'exception des hommes qui sont au pouvoir, et le jour approche où le sentiment d'équité qui a rendu O'Connell à la liberté rendra à l'Irlande la faculté de régler ses propres affaires: ce sera le fruit de ce courage et cette persévérance qui font triompher le grand agitateur d'obstacles qui seraient des impossibilités pour tout autre.

Deux auxiliaires puissants arrivent de toutes parts aux repealers. Les protestants et les presbytériens irlandais commencent à se ranger sous leur bannière et O'Connell vient d'adresser au secrétaire de l'association irlandaise une admirable lettre, pressant la conciliation des partis et faisant d'entrainantes avances aux protestants qui restent en arrière. Il serait impossible d'être plus logique et plus conciliant. O'Connell s'adresse à eux avec le sentiment de sa force, il se montre généreux afin que les citoyens de toutes les opinions concourent au grand triomphe que l'Irlande va obtenir. En Angleterre, il se forme une coalition puissante de tous les partis libéraux, dans le but de renverser le Ministère. La principale base de l'arrangement est de donner à l'Irlande un parlement fédéral. Or, sait-on ce que c'est qu'un parlement fédéral? c'est le rappel sous un autre nom, la réalisation de tous les vœux d'O'Connell, avec cette différence que le parlement irlandais aurait des pouvoirs beaucoup plus étendus que ceux demandés pour lui par l'agitateur. Ainsi O'Connell est devancé: on lui offre plus qu'il ne désire! En vérité, l'Angleterre se lasse de résister à l'Irlande, et nous ne serions pas éloignés de penser que sir Robert Peel lui-même ne consentirait bientôt à lui rendre sa législatrice: ce serait un moyen sûr et expéditif de se débarrasser à tout jamais du boulet qu'il traîne depuis qu'il est au pouvoir, boulet qui a culbuté plus d'un ministère, et qui pourra bien déterminer encore une fois sa chute.

Les ministères anglais, présents et futurs, supporteraient bien plus sa-

cilement les charges du pouvoir, en laissant à l'Irlande le soin de débattre ses propres intérêts.

La grande difficulté de voir un parlement britannique, qui a toujours refusé justice aux Irlandais, leur accorder la grande réparation qu'ils demandent, se réduit à d'étroites proportions, quand on songe aux avantages immenses que les partis tireraient de cette concession. Nous sommes convaincus plus profondément que jamais que le parlement anglais préférera une bonne fois et par un acte de justice définitif, tout accorder à l'Irlande, en lui rendant son parlement, plutôt que de se voir arracher les concessions partielles qui coûtent tant à ses préjugés, et qui réveillent chaque année de nouvelles douleurs : un grand coup mettrait fin à ces longues et terribles angoisses. Les circonstances indiquent que nous marchons à ce dénouement. Il se fait dans les esprits un travail remarquable qui le prépare.

Ainsi donc, la conséquence du procès et de l'acquiescement de l'agitateur sera de rendre à l'Irlande sa législature nationale, cet objet de tous les vœux d'O'Connell, sa pensée de chaque jour, son rêve de chaque nuit.

Il est bien évident que l'Angleterre ne peut plus offrir à O'Connell les satisfactions qu'il demandait autrefois ; et, d'ailleurs, elle n'est pas prête à le faire ; elle préférera renvoyer l'Irlandais chez lui que de le placer sur un pied de parfaite égalité avec le citoyen anglais. Aussi, pas une seule personne qui ait eu en ce moment la pensée de proposer de faire rendre justice à l'Irlande, quand toutes s'accordent à lui reconnaître le droit d'avoir un parlement et proposent des plans divers pour y parvenir.

On peut donc dire moralement que l'Irlande a triomphé, qu'elle a obtenu tout ce qu'elle demandait ; il ne lui reste plus qu'à attendre des circonstances la possession matérielle de ce qu'elle a conquis.

Est-ce que le cœur et le bon sens ne seraient pas blessés par la supposition que l'Irlande, satisfaite de l'acquiescement de son héros, pourrait abandonner l'étendard du rappel, ainsi que l'ont insinué quelques feuilles, et que la grande existence d'O'Connell, de ce génie tutélaire de l'Irlande, qui se consume depuis quarante-quatre ans pour obtenir la révocation de l'Union, se serait écoulee à poursuivre ?

— Il se passe en Irlande un fait digne de remarque. Pendant qu'O'Connell retrempe ses forces dans les exercices de la chasse, au sein des montagnes qui lui ont donné le jour, ses organes dans la presse redoublent de violence contre les tories et en particulier contre le Ministère, dont la probité politique, dit-on, a rendu le grand agitateur à la liberté. Les journaux de Londres répliquent en accusant les Irlandais d'ingratitude : ce reproche est-il mérité ? L'acquiescement d'O'Connell par la Chambre des Lords a été diversement apprécié. Les uns, dans l'ignorance des faits, en ont rapporté la gloire au ministère anglais, en montrant qu'il lui eût été facile d'obtenir un verdict contraire ; les autres en ont rapporté l'honneur et la probité des juges Denman, Campbell et Cottenham, qui ont voté pour la cassation du jugement de la Cour Irlandaise.

Le mérite de ce grand acte de justice ne revient cependant pas exclusivement à ces derniers, car leur juste impartialité eût pu être facilement réduite à l'impuissance en leur opposant une majorité ; mais de ce que le Ministère n'a pas eu recours à cette intrigue, l'Irlande lui doit-elle quelque reconnaissance ? Nous répondrons hardiment : non, et nous ajoutons que si le Cabinet est resté neutre dans cette affaire, c'est qu'il lui était impossible d'intervenir pour consommer son attentat contre l'Irlande.

L'honneur de ce grand acte de justice est dû tout entier à l'Angleterre, à la force de ses institutions, à ce profond sentiment d'équité qui caractérise le peuple d'outre-Manche, quand les libertés publiques ou individuelles se trouvent menacées. Il nous a été rapporté depuis peu de jours, par une source sûre, quelques détails qui méritent d'être connus.

Le ministère anglais avait délibéré, dans plusieurs conseils de cabinet, sur le parti qu'il devait prendre relativement à la sentence de la Chambre haute. Les membres les plus influents étaient d'avis, afin de s'assurer une majorité contre O'Connell, qu'on devait, contrairement à l'usage, inviter tous les nobles lords à voter ; or, on sait de quelle majorité dispose, dans la Chambre haute, le Ministère ! Quel obstacle s'est opposé à ce dessein ? — Le respect de la Chambre pour elle-même. Dans les discussions soulevées au sein du Cabinet, un seul membre a combattu l'opinion de ses collègues, ce membre est le président du conseil, lord Warncliffe. Ce noble lord, s'appuyant sur les précédents de la Chambre en matières criminelles, a courageusement défendu les prérogatives de cette institution, et a préféré subir les chances d'un échec politique que de voir la Chambre haute se plier aux caprices du pouvoir. Une considération de lord Warncliffe a d'ailleurs décidé ses collègues du Cabinet à laisser. C'est, leur a-t-il dit, qu'après avoir sondé plusieurs membres de la Chambre, je suis resté convaincu que la majorité ne consentirait pas à se faire l'instrument des haines du Cabinet sur une question légale. Si Robert Peel s'est donc trouvé dans la nécessité absolue de laisser les événements suivre leur cours ; et, conformément aux précédents, les lords juriconsultes ont seuls voté ; c'est ainsi que le jugement rendu contre O'Connell s'est trouvé cassé. Voilà les faits tels qu'ils se sont passés.

Glorifions personnellement lord Warncliffe d'avoir joué son portefeuille, plutôt que de compromettre la noble institution de la pairie, à laquelle il appartient. Glorifions la Chambre des Lords d'être assez forte pour résister aux tendances despotiques du pouvoir, et d'avoir su conserver intègre sa haute réputation de probité comme Cour judiciaire, en donnant une nouvelle preuve de sa force et de son influence. Honneur au pays où le sentiment public est assez honnête pour protéger ainsi les libertés du ci-

toyen ; mais ne méconnaissons pas les faits au point de rendre grâce au cabinet tory du mal qu'il n'a pas eu la puissance de faire !

Les Irlandais n'ont pas à payer une dette de reconnaissance.

PORTUGAL.

— Dans la séance de la Chambre des Pairs de Portugal du 1 novembre, le duc de Palmella a déclaré au Ministère qu'il ne pouvait lui continuer son appui, attendu que le Ministère avait foulé aux pieds la Charte, et s'était jeté dans la voie de l'arbitraire. Le duc a fait quelques allusions à la position fâcheuse dans laquelle un pareil système pouvait mettre la Reine, et a déclaré sans détour que cela finirait par une révolte. Le comte de Lavradio a demandé la nomination d'une commission pour rechercher les infractions à la Constitution après la période de la suspension ; mais les ministres ont obtenu le rejet de cette motion à une majorité de deux voix.

AMÉRIQUE.

La Plata. — Le brick le Vélode, entré avant-hier au Havre, venant directement de Buenos-Ayres, nous apporte des nouvelles de ce pays jusqu'au 3 août. Elles sont importantes et font présager la fin prochaine de l'interminable guerre qui ruine le commerce et désole les bords de la Plata. Les opérations des armées belligérantes ne seront pour rien dans la nouvelle face qui vont prendre les événements. Leur situation est toujours à peu près la même.

Tandis que Montevideo, réduit à ses seules forces, se défend avec énergie contre Oribe qui l'investit, et repousse ses attaques journalières, le président F. Riheira continue de tenir la campagne et manœuvre dans le nord de la Bande-Orientale, où il s'est emparé de la ville de Salto. De là il menace la province de Corrientes, qui s'est insurgée contre la domination de Rosas, et se met en mesure d'opérer sa jonction avec un corps de 7000 Corrientais, dont le général Paz est allé prendre le commandement. Si cette combinaison réussit, elle mettra fin à l'impuissance de Riheira, qui n'a que 4,000 hommes avec lui, et en lui apportant un renfort suffisant, elle lui permettra de prendre l'offensive et de marcher à la délivrance de Montevideo, qui, bien que serré de plus près, tenait encore le 4 août, lors du passage du Vélode.

On avait pensé que la France et l'Angleterre, principales puissances intéressées dans le commerce de La Plata, se mettraient d'accord pour intervenir entre les belligérants, et pacifier ces contrées. Le bruit courait à Montevideo que l'Angleterre y consentait et que la France seule avait opposé un refus dont on ne comprend pas bien les motifs. Quoi qu'il en soit, cette mission va s'accomplir, et c'est le Brésil, Etat limitrophe, qui paraît s'en être chargé. Faut-il croire, comme on l'affirme dans La Plata, qu'il ne s'y est déterminé que sur les conseils de la France et de l'Angleterre ? Nous ne savons : toujours est-il que le Brésil, qui vient de terminer heureusement les troubles suscités par les *Farrupillos* dans la province de Rio-Grande, fait des préparatifs de guerre dont la destination est La Plata, et qui semblent dirigés contre Buenos-Ayres.

On arme activement à Rio-Janciro. La corvette le Sept-Avril reçoit en toute hâte son installation de guerre. Une autre corvette est en rade et prête à partir. Déjà, à la date du 30 juillet, cinq bâtimens de guerre brésiliens, dont la goëlette Victoria et un bateau à vapeur, étaient arrivés dans La Plata, et avaient mouillé en rade de Montevideo, ayant à bord 500 hommes destinés à renforcer les équipages de la station. Peu de jours auparavant, il était arrivé un transport brésilien chargé de vivres et de munitions, dont on évalue la quantité à 16,000 charges. D'autres étaient incessamment attendus, et, à Montevideo, l'on fondait de grandes espérances sur ces forces.

Rosas, de son côté, se prépare à la résistance ; il cherche à acheter des bâtimens pour renforcer sa marine, et on lui prête le projet de tenter une dernière attaque contre Montevideo, et de s'emparer de *Pile des Rats*, pour en finir au plus vite avec la république Orientale. La plus vive anxiété règne à Buenos-Ayres, et les marchandises y ont éprouvé un fort mouvement de hausse. Cependant, malgré la réalité de ces dispositions menaçantes, les projets du Brésil ne sont encore ni avoués, ni bien connus. A Montevideo, où son intervention serait considérée comme un secours inespéré, on craint encore que tout ce bruit ne se borne à une démonstration pour obliger Rosas à satisfaire le Brésil, et l'on y attend impatiemment l'explication de ces préparatifs.

— A quelques jours du terrible incendie du 26 août, la Basse-Terre (Guedeloupe) a failli devenir le théâtre d'un nouveau désastre. Le 29, à 7 heures du soir, une tentative d'incendie a été pratiquée dans le galetas de la maison occupée par les bureaux de la marine.

« Une fumée noire et épaisse, écrit-on à l'*Avenir* de la Pointe-à-Pitre, annonçait déjà le commencement d'un feu assez important, lorsque MM. de Cachard fils et Denizot, s'en apercevant, se sont précipitamment jetés dans le couloir de cette maison, et de là sur le palier du galetas, où ils se sont trouvés face à face avec un nègre. Celui-ci, très agile, échappa aux efforts des jeunes gens en leur laissant des lambeaux de sa chemise. Le feu éteint, on se mit aussitôt à la recherche du coupable ; la maison fut cernée en un instant. Le nègre, ne pouvant gagner la rue, parvint, on ne sait comment, à s'introduire chez M. l'inspecteur ; c'est de là qu'on le vit bientôt ressortir avec le plus grand sang-froid.

« Il venait, changé à nouveau, et portant un fanal, s'offrir à chercher l'incendiaire. Mais MM. de Cachard et Denizot l'ayant reconnu, se jetèrent sur lui, le signalèrent comme coupable et il fut arrêté immédiatement. Après plusieurs dénégations, il a été convaincu et forcé d'avouer. Ce nègre appartient à l'atelier colonial. La visite de sa chambre a fait découvrir en chemise, récemment déchirée. La justice informe. »

A D O L P H E .
CHAPITRE III.
UNE SOIRÉE.

Le lendemain, pendant toute la journée, le jeune homme évita la rencontre du missionnaire; il paraissait plus triste, plus absorbé que jamais; il se promenait sur le navire, sans adresser la parole à qui que ce fût. Souvent il se tenait près de la poupe, les yeux fixés sur la mer, et paraissait mesurer la profondeur de l'abîme.

Tous les passagers le remarquaient; mais il y avait dans ses traits et dans sa physionomie quelque chose de si profondément glacial, que personne n'osait lui adresser la parole.

Le soir arriva; le coucher du soleil avait été magnifique: ses rayons embrasaient encore au loin les flots de la mer, qui présentait l'aspect d'un immense étang de feu. A ce pompeux spectacle succéda le calme d'une soirée douce et sereine. La lune brillait au firmament comme un pâle flambeau, et son disque mobile se reflétait dans les vagues. Tous les passagers, hors deux, étaient sur le pont, admirant le ravissant tableau qui se déroulait à leurs regards. Bientôt ils aperçurent l'homme en huppelande assis au pied du mât de misaine, et, à côté de lui, l'homme aux cheveux noirs, qui paraissait lui parler avec une extrême vivacité. Le vent emportait leurs paroles; mais on entendait souvent ces mots: *Intelligence, produit, capacité, partage, travailleur, société, injustice.*

Tous firent silence; tous prêtèrent l'oreille; la voix du jeune homme prenait un ton, tour à tour chaleureux, mordant, solennel. Parlaient-ils de faits indifférens, ou bien discutaient-ils une doctrine, c'était ce qu'il était difficile de décider. " Vos gens de bien, vos hommes vertueux, s'écria enfin le misanthrope, ce sont des êtres sans énergie, sans chaleur, incapables de sortir de la ligne qu'ils ont tracée autour d'eux, qui ne comprennent ni l'humanité, ni la nécessité de son développement, qui ne connaissent qu'un genre de tenacité, celui de rester stationnaires dans des idées vermineuses!

— Ne redoutez pas la franchise du langage, monsieur, répondit une voix douce, qui contrastait avec le verbe haut du premier interlocuteur; dites que, dans votre pensée, vous appliquez à la sainte religion dont je suis le ministre, les paroles sévères, que vous venez de prononcer. D'autres avant vous l'ont poursuivie de sarcasmes plus amers. Qu'ont-ils trouvé loin d'elle? rien autre chose que ce que vous-même avez trouvé jusqu'ici. Pour répondre aux outrages, la religion déroule ses preuves et tend les bras à ceux qui la méconnaissent... Monsieur, vous ne l'avez jamais étudiée cette religion divine...

— J'ai cherché la vérité partout; je l'ai cherchée avec empressement, avec avidité, avec fureur; partout j'ai été cruellement déçu. Hommes, choses, tout me fatigue, tout est usé pour moi. Le désespoir est entré dans mon cœur, il le rongé, il le dévore. La vie est pour moi une chaîne de fer que je ne veux plus traîner... Et que m'importe le Nouveau-Monde? Que m'importe l'Europe? A quoi bon aller chercher là-bas des déceptions nouvelles? Le poids de mon existence n'est-il pas assez intolérable? O vérité! vérité! je mourrai donc sans l'avoir connue."

" Ces combats qui se livrent dans votre cœur, cette anxiété cruelle à laquelle votre âme est en proie, reprit le jeune lévite, ne vous démontrent-elles pas la véritable mission de l'homme ici-bas? Ce désir vif, pressant, impérieux de connaître ce qui est vrai, ce qui est juste, qui donc a pu le mettre en vous, si ce n'est Dieu? où doit-il aboutir si ce n'est à Dieu?... Vous avez vécu au milieu d'une société égoïste; et, concentrant toutes vos idées sur la terre, vous avez senti se soulever dans votre âme des flots d'indignation contre les injustices que la vie humaine vous a révélées. Le remède, vous l'avez cherché dans des combinaisons nouvelles, dans des systèmes de rénovation sociale. Modifier, restaurer eût été pour vous trop lent, trop incomplet; vous avez voulu renverser tout l'édifice, pour le reconstruire tout entier.

" Il vous eût été donné, monsieur, d'accomplir vos desseins, croyez-vous donc que vous eussiez changé les hommes? Croyez-vous que les vices eussent disparu de la terre, en faisant disparaître telle ou telle hiérarchie sociale? Croyez-vous que vos semblables eussent dû se soumettre en silence à vos plans? Où sont les titres de votre autorité? Les autres n'ont-ils pas sur vous autant de droit que vous en avez sur eux? Quelle est votre mission. N'est-ce point vous arroger un pouvoir que Dieu seul s'est réservé?..."

" Et pourquoi Dieu souffre-t-il sur la terre l'iniquité et l'injustice?... Monsieur, c'est là le secret ignoré des hommes sans foi, et cette ignorance est la cause de leurs déceptions et des vains efforts qui consomment leur vie; mais ce secret est connu des hommes religieux; c'est ce qui fait leur bonheur, le motif de leur résignation, le sujet de leurs espérances. Ils savent que la vie est courte, qu'elle est un temps d'é-

preuve, qu'elle leur a été donnée pour mériter une éternelle couronne. Cette croyance est la clef de voûte de l'édifice social; c'est elle qui inspire aux riches une généreuse compassion, aux pauvres une noble patience, aux grands l'usage modéré de leur autorité, aux petits une soumission sans bassesse. Retranchez cette croyance, et il n'est plus de digue contre un bouleversement général. C'est à qui jouira le plus et le plus vite; c'est à qui possèdera le plus et le plus longtems. Tout à la terre, tout pour la terre, l'homme désormais sans vertu possible, ne se distinguera plus de la brute que par un raffinement de vice et de crime.

" Ah! monsieur, votre âme n'est pas créée pour d'aussi désolantes doctrines. Que ne m'est-il donné de faire briller à vos yeux le céleste flambeau de la Foi... Oh! si quelques rayons de cette divine lumière pouvaient traverser votre intelligence!... si vous connaissiez le don de Dieu!..."

Ces dernières paroles furent prononcées avec un ton si affectueux et si pénétrant, que la physionomie du jeune homme parut exprimer une vive émotion. Il se leva rapidement. Sa figure habituellement si froide sembla se ranimer, ses yeux étaient mouillés de larmes, il prit la main du missionnaire, et la pressa pendant quelque tems avec force, sans prononcer une parole.

" Vous êtes un ange du Ciel, dit-il enfin; jamais une voix d'homme n'a été aussi droit à mon cœur; si jamais un jour de bonheur lui est pour moi, c'est à vous que je le devrai... J'avais formé un affreux dessein; cette nuit même devait être pour moi une éternelle nuit. J'avais succombé sous le poids de la vie; c'était une lâcheté, je le sais; mais ma résolution était prise, je la croyais inébranlable. Puis-je ne pas me repentir d'en avoir changé!

— Jamais, vous ne vous en repentirez, dit le jeune prêtre en se jetant dans les bras d'Adolphe V... Ce que vous m'avez révélé me donne quelques droits sur vous; promettez-moi de ne plus écouter l'horrible voix du désespoir.

— Je vous le jure, dussé-je continuer à être le plus malheureux des mortels!"

En parlant ainsi, les deux jeunes hommes s'étaient approchés du pont où tous les passagers restaient en admiration devant les phénomènes que la mer offrait à leurs regards. La surface de l'Océan étincelait dans toute son étendue comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre. Là, les vagues se déployaient en immenses nappes de soufre et de bitume embrasé; ailleurs, on voyait au dessus de l'onde des jets de feu étincelans, des nuages de phosphore errant sur les flots. La mer paraissait décorée d'une immense écharpe de lumière onduleuse, dont les extrémités s'allongeaient jusqu'aux bornes de l'horizon.

" Dieu existe! Dieu est grand! dit Adolphe; puis il resta immobile, ne pouvant se lasser de contempler la magnificence du spectacle. Puis les deux amis se retirèrent ensemble parlant à demi-voix, sans qu'on pût entendre ce qu'ils disaient entre eux.

Tout ceci occupait, étonnait la plupart des passagers, sans qu'ils comprissent bien ce qui se passait sous leurs yeux. Presque tous, entièrement à leurs affaires et à leurs espérances, ne pouvaient apprécier cette lutte d'une intelligence rebelle, qui, accablée sous le poids des grandeurs de la création, lève encore vers le ciel un front altier, et se décide avec peine à s'unir aux sublimes harmonies qui célèbrent la gloire du Très-Haut.

La suite au prochain numéro.

Stettin, 29 septembre. — Il s'est formé ici une association de jeunes ouvriers sous la direction d'un certain nombre de maîtres. Tout ouvrier peut y être admis sans distinction de religion ni de condition. A la tête de l'association il y a des inspecteurs nommés librement par les membres. Le but de l'association est de donner aux principes religieux et moraux une grande influence sur l'esprit des ouvriers. Plus de dix villes d'Allemagne ont déjà imité cet exemple, entre autres Francfort-sur-Mein. On a la conviction que tous les abus sociaux ne peuvent être supprimés que par l'intervention spontanée des classes moyennes.

LE VOYAGE A WINDSOR.

Air: *Que le sultan Saladin*, etc.

A la barbe des Français,
Le grand-prêtre de la paix,
Couronnant son vœu suprême,
Même gaiement le système
Manger du rosbif anglais;
C'est bon!

Très-bon!
Chacun juge à sa façon:
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire! (bis.)

Au milieu des lords épris,
Des marchands des liquais gris,
Guizot, que son zèle entraîne,
Soudain crie à perdre haleine :
"Vive la paix à tout prix !"
C'est bien !
Très-bien !
Ce début est fort chrétien.
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire ! (bis.)

De ce côté-ci de l'eau
Nous assistons au tableau
De l'homme de Gand qui pressa
Dans ses bras avec tendresse,
Son ami de Waterloo !
C'est franc !
Très-franc !
Ce beau rouple se comprend.
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire ! (bis.)

Silence ! Un bourgeois anglais
Au ventre, à l'esprit épais,
Déclare que l'accolade
De ces héros de parade
Est un grand gage de paix.
C'est gai !
Très-gai !

Vous buvez trop, bon Magnai-
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire ! (bis.)

Au comble de ses souhaits,
Guizot répond : " Désormais
Le nœud de la jarretière
Rattache la France entière
Au sublime peuple anglais."
C'est fort !
Très-fort !

Un ruban nous met d'accord.
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire ! (bis.)

Donc, intérêts, droits, rivaux,
Griefs anciens et nouveaux,
Avenants, scélératesses,
Tout, par quelques politesses,
S'efface au bruit des bravos,
C'est faux !
Très-faux !
Nous sommes moins soliveaux...
Pierre dénigre et Paul admire,
J'aime mieux rire ! (bis.)

L. DE L.....(Charivari.)

AGENCE A NEW-YORK,

Pour Ornaments et Objets d'Eglise,
AUSSE

Pour marchandises de tous genres.

PAR J. C. ROBILLARD,

Marchand commissionnaire, No. 32, Beaver Street, New-York.

MANUEL OU REGLEMENT DE LA SOCIETE DE TEMPERANCE,

DEDIE A LA JE NESSER CANADIENNE

PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: un schelling; dix schellings la douzaine.

A LOUER.

PLUSIEURS MAISONS sur la PLACE LARTIGUE, encoignure des rues Sherbrooke et St. Denis.
S'adresser à l'Evêché.

A VENDRE A CE BUREAU

CANTIQUE POUR LA TEMPÉRANCE.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

Rue Ste. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARKE et Cie.

LE Soussigné venant de recevoir de Londres, un assortiment complet
D'OUTILS POUR RELIURE,
informe très respectueusement ses amis et le public en général, qu'il est prêt
à exécuter toutes RELIURES de LIVRES dans tout style et à des prix
très réduits.

O. BEAUCHEMIN.
Rue Notre Dame, No. 114.

AVIS IMPORTANT:

LE BRITISH AMERICAN LAND COMPANY appelle sérieusement l'attention des habitants des townships de l'Est du Bas-Canada en général aux conditions très avantageuses des excellentes terres dans toutes les sections de cette belle partie de la province, qu'on peut maintenant à se procurer.
La Compagnie offre en vente, sans réserve, toutes leurs TERRES avec des titres incontestables, sur un CRÉDIT de QUATORZE ANNÉES, requérant seulement l'intérêt annuel pour les dix premières années, et SANS AUCUNS PAYEMENTS à la RENTRÉE, aux prix variés de dix centimes par acre, selon la situation.

La Compagnie désire particulièrement faire envisager les avantages de ses offres, aux jeunes gens de cette portion de la société, qui sont en état de s'établir eux-mêmes dans le voisinage de leurs parents et amis, plutôt que de laisser tous leurs anciennes associations, pour chercher une existence incertaine dans les régions éloignées de l'Ouest.

La Compagnie ouvre maintenant un nouvel établissement à Metcalfe, dans le township de Roxton, sous la surintendance locale de Alexander Rea, Ecuyer, où on peut se procurer les terres à la distance de cinquante milles de Montréal, et au delà de trente milles de navigation en bateau à vapeur de cette cité et de Québec, ainsi que du Lac Champlain et de New-York. Cet établissement avec ses terres adjoignantes, comprenant environ 100,000 mi les acres, offre un avantage très favorable à la grande population des seigneuries canadiennes depuis Sorel jusqu'à la ligne provinciale; on y parvient facilement par de bons chemins au delà de sept milles de Metcalfe; et un bon chemin est maintenant en construction pour communiquer aux dites seigneuries, ce qui sera une communication très avantageuse quand il sera complété depuis la rivière St. François à Montréal, distance d'environ 75 milles. Dans toutes autres sections des townships de l'Est, la Compagnie a à vendre de très BONNES TERRES faciles d'accès et convenables pour les éleveurs ou autres.

Les applications doivent être adressées à A. T. GALT, Ecuyer, Commissaire de la compagnie à Sherbrooke, et aux agens suivants:—

R. A. Young, Ecuyer, N. P.	Québec.
James Court, Ecuyer,	Montréal.
Smith Leith, Ecuyer,	Port St. François.
Alexander Rea, Ecuyer,	Metcalfe, Roxton.
Horace Lyman, Ecuyer,	Granby.
David Wood, Ecuyer,	Shelford.
L'hon. P. H. Koulton,	Brome.
Thomas Tait, Ecuyer,	Melbourne.
John Wadleigh, Ecuyer,	Kingsey.
J. L. Marier, Ecuyer,	Drummondv.
Joshua Foss, Ecuyer,	Eaton.
Thomas Gordon, Ecuyer,	Campton.
P. Hubbard, Ecuyer,	Standstead.

La compagnie a aussi obtenu la permission de référer à

L'hon. T. C. Aylwin, M. P. P.	Québec.
D. M. Armstrong, M. P. P.	Berthier.
Dr. Bouthillier, M. P. P.	St. Hyacinthe.

Et généralement aux principaux Messieurs d'influence dans le Canada Est.

Sherbrooke, 28 août 1844.

Les journaux anglais et français dans Montréal et Québec, sont requis d'insérer l'annonce ci-dessus, une fois par semaine, jusqu'à contre ordre.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	18.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PTEK.
PUBLIÉ PAR J. B. DUPUY. PTEK
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.